

# Yves Thériault

## Un vert avant la lettre

C'était après vingt-cinq ans de carrière littéraire que l'écrivain québécois Yves Thériault résumait ainsi le rôle primordial que joue la nature dans sa production littéraire : « la nature, dans mon œuvre, c'est une sorte de *deus ex machina* qui influence puissamment le comportement des personnages; c'est la force première qu'ils doivent respecter » (*Textes et documents* 29). Dès son premier ouvrage, *Contes pour un homme seul*, paru en 1944, et jusqu'à sa mort en 1983, Yves Thériault s'efforce dans son œuvre abondante—plus de quarante titres—de peindre l'homme, les passions qui le gouvernent, sa place et son sens dans le monde. Pour lui, une telle saisie ne saurait s'effectuer hors du contexte de la nature, lieu où se déploient sans entrave les pulsions ataviques à la base de notre comportement collectif, espace sacré privilégié par Thériault dans la plupart de ses romans et contes.<sup>1</sup>

Or il ne serait pas excessif de dire que, presque trente ans après sa disparition, Yves Thériault est toujours actuel, surtout dans l'optique de la relation de l'homme avec la nature. Comme on le sait, le débat sur l'environnement est de plus en plus vif. Le réchauffement climatique, la croissance du mouvement vert, la sensibilisation accrue à l'égard de la protection de l'environnement, le protocole de Kyoto, pour ne nommer que ceux-là, sont des phénomènes qui n'auraient pas laissé indifférent Thériault, pour qui le rapport de l'homme avec son milieu naturel constitue une partie intégrante de sa production écrite.

Mais l'on sait également que les débats entourant l'environnement ont suscité, et continuent de susciter, de vives polémiques, et ce, de la part de multiples camps : des « climato-sceptiques » qui nient catégoriquement la théorie du réchauffement planétaire et qui défendent la place privilégiée de l'homme dans la nature et sa consommation inconditionnelle des ressources naturelles, jusqu'aux verts les plus endurcis et, à la limite, à l'écoterrorisme le

plus extrême. Entre les deux il existe un éventail complexe de prises de position différentes que nous ne prétendons pas pouvoir analyser à fond dans cet article. Nous nous contentons simplement de rappeler brièvement les grandes lignes du mouvement environnementaliste et de signaler l'importance des mouvements écologistes historiques menant aux instances modernes (les premières manifestations environnementales au dix-neuvième siècle et la naissance du Club Sierra en 1892, par exemple), et de signaler également l'influence de grands penseurs et écrivains tels Henry David Thoreau (*Walden*), Rachel Carson (*Silent Spring*), et James Lovelock (ses ouvrages *Gaïa*). Mentionnons enfin l'apport indéniable de nouvelles organisations politiques comme le Parti vert (surtout en Allemagne), les actions controversées de groupes plus radicaux comme Greenpeace, et, bien sûr, les enjeux cruciaux de Kyoto. Or, pour important que soient tous ces éléments, nous ciblons ici, afin d'orienter la discussion sur l'œuvre de Thériault, les diverses approches idéologiques qui colorent le débat sur l'environnement.

Il est généralement admis que l'on peut distinguer deux mouvements principaux dans la lutte pour la protection de la nature : l'environnementalisme et l'écologisme. Le premier serait un mouvement plutôt philosophique et social qui vise à préserver et à « guérir » la nature environnante en adoptant des politiques à cet égard et en faisant la promotion de changements sociaux qui ont pour but de faire évoluer les mentalités. L'ordre du jour semble inépuisable : on passe du simple recyclage et compostage chez le particulier (agir local, penser global) aux questions plus larges qui découlent de l'activité humaine : le réchauffement de la planète, la protection des espèces menacées, l'effet des pluies acides, la disparition de la couche d'ozone, le maintien de la biodiversité et de l'équilibre naturel, la destruction de la forêt amazonienne, la surpopulation, la sauvegarde des ressources naturelles et une transition vers une économie plus verte, les déchets nucléaires (et les déchets tout court), le développement des sources d'énergies renouvelables (éolienne, hydrolienne, marémotrice, solaire . . . ), et la mise au point de voitures électriques. La liste est longue ne cesse de croître. Il s'agit ici d'une philosophie fondamentale, voire une idéologie quasi politique, avec une composante spirituelle et humaine. C'est une idéologie anthropocentrique qui stipule que l'être humain a une obligation morale de protéger l'environnement. Elle accepte les leçons de l'écologisme (voir plus loin), mais en les adaptant aux besoins humains. Si nous pouvons sauvegarder la planète, celle-ci continuera à maintenir les conditions nécessaires à la survie et à l'épanouissement de la vie humaine.

L'écologisme, par contre, cherche à préserver l'environnement dans des termes absolus, sans tenir compte de la place de l'être humain dans le monde naturel et sans tenir compte des besoins des générations futures. La nature a une valeur intrinsèque qui exclut l'élément humain.

Certes, comme l'environnementalisme, l'écologisme voit la nature comme un tout interconnecté, embrassant chaque entité, vivante, et inanimée. Cependant, là où il diffère, c'est dans son rejet de l'idée que l'être humain occupe une place privilégiée dans la nature.<sup>2</sup> L'écologisme, en prônant une éthique de l'environnement naturel, récuse l'approche anthropocentrique inhérente à l'environnementalisme, disant qu'elle est contraire aux principes fondamentaux qui régissent la planète et qu'elle constitue une sorte de chauvinisme—nous nous plaçons au centre de la Création, reléguant les autres espèces à la périphérie—ce qui mène au spécisme. L'écologisme prône le biocentrisme, une approche qui dicte que la nature s'articule autour d'une valeur morale intrinsèque qui ne dépend aucunement des besoins ou désirs humains. L'être humain n'est qu'un simple maillon dans la chaîne, rien de plus qu'un simple élément parmi tous les éléments—vivants ou pas—de l'environnement. Dans sa forme plus radicale—l'écologisme dit « profond »—il ne reconnaît que la valeur du monde non-humain. Il estime que les droits des animaux ont le même statut moral que ceux des êtres humains. Comme tel, l'écologisme s'oppose à toute croissance économique et vise même à démanteler la société industrielle moderne afin de retourner aux principes préindustriels. Dans son itération la plus radicale, il considère que l'homme n'apporte que destruction et que la seule solution pour le maintien de la vie sur la planète est sa disparition.

Donc, entre une philosophie réaliste qui exige la participation de l'homme afin de résoudre les problèmes environnementaux et une idéologie absolue plus idéaliste qui n'admet pas les valeurs humaines (bien que, paradoxalement, et non sans ironie, ce fût des valeurs humaines qui concurent ladite idéologie), où Yves Thériault se situe-t-il? On assiste quand même à deux mouvements qui partent du même principe, un principe qu'Yves Thériault partage pleinement. Mais jusqu'où va-t-il? Quelle est sa prise de position envers la nature et comment en envisage-t-il la protection?

Thériault n'est certes pas le premier écrivain canadien-français à parler de la nature dans son œuvre. Ce thème, si fondamental à la psyché canadienne, remonte aux écrits des premiers explorateurs et missionnaires au XVII<sup>e</sup> siècle. Nos premiers écrivains sont tour à tour émerveillés, épeurés, envoûtés, et révérencieux devant l'étendue et la majesté des forêts, plaines, et cours d'eau

canadiens. Cette révérence est mille fois amplifiée dans la littérature du terroir, au dix-neuvième siècle et pendant les premières décennies du vingtième siècle. La terre devient pour ainsi dire une entité vivante, parfois épouse exigeante qui ne pardonne pas la séparation d'avec le cultivateur, comme dans *La terre paternelle* et *Trente arpents*; parfois mère douce et généreuse, telle qu'on la voit dans *Jean Rivard, le défricheur*; parfois adversaire rude et même meurtrier—l'on songe à *Maria Chapdelaine*, où la terre est le lieu d'une guerre impitoyable entre les Chapdelaine et la forêt environnante et où le voyageur François Paradis, si habile en forêt, y trouve quand même la mort. Mentionnons aussi les nombreux contes qui mettent en vedette la nature (par exemple, *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché), et surtout l'hymne à la grande nature québécoise qu'est *Menaud, maître-draveur*, de Félix-Antoine Savard. Dans ce roman, on voit clairement la communion entre Menaud et la nature. Les deux, doués d'une force immense, se complètent dans une compréhension et un respect mutuels, un accord qui fait entendre la voix des aïeux. La nature ici est allégorie, à la fois consolation et rebuffade, surtout lorsque Menaud y trouve du re-confort après la noyade de son fils pendant la drave.

Le genre de représentation du rôle de la nature s'observe aussi ailleurs qu'au Québec : songeons à la relation entre la mer et les Acadiens chez Antonine Maillet et aux énormes forêts de l'Ontario du Nord chez Hélène Brodeur. Puis, dans l'ouest canadien, l'on pense à Gabrielle Roy, écrivaine manitobaine qui nous révèle les multiples visages des vastes prairies et les épreuves que la nature impose aux habitants (la sécheresse et la solitude dans *Un jardin au bout du monde*, l'éloignement dans *La petite poule d'eau*), ainsi que la consolation que leur procurent la vue des collines, l'étendue du ciel bleu, et la douceur du vent. Sans oublier bien sûr la place de l'autochtone comme chantre de l'ordonnance de la nature, telle que révélée dans *La montagne secrète*. D'ailleurs, même son livre *Alexandre Chenevert*, roman de la ville, illustre, dans la deuxième partie, une complète concordance entre la nature et l'homme alors que Chenevert renaît à la vie pendant un séjour dans une cabane isolée en pleine forêt.

Pour important que soit le rôle de la nature chez ces écrivains, celle-ci reste en général assez secondaire ou n'apparaît que ponctuellement. Chez Yves Thériault, par contre, la nature est le noyau de son univers fictionnel et il y revient constamment. Le rôle joué par la nature dans son œuvre renvoie avant tout et presque toujours aux grands espaces vierges, aux paysages sauvages et majestueux, et aux animaux qui les habitent. Rejetant la ville, il choisira la toundra déserte, la forêt millénaire, ou la mer farouche

pour donner assise à la plupart de ses récits, car pour lui, ce ne sont qu'en ces lieux privilégiés que les sens peuvent percevoir et que l'homme peut se découvrir, assimilant les leçons de la nature afin de mieux connaître le partage avec la femme, voie du salut. C'est d'abord par le contact sensoriel que l'homme connaît le monde, et c'est par les sens qu'il le décrira. Il voit dans la nature une âme-sœur et tente de la définir dans cette optique, d'où le « gazouillement » du ruisseau, les « pleurs » du saule, le « susurrement » du vent. Combien de fois trouve-t-on chez Thériault des passages où le vent hurle, la forêt tremble, la rivière chante, ou le soleil boit l'eau? Cependant, la personnification de la nature chez Thériault va au-delà d'une simple figure de style; elle devient la clé de voûte d'une vision globale qui ne cesse d'ériger la nature en être vivant. Thériault rejoint en ceci la pensée de James Lovelock, pour qui le monde naturel serait une entité imbue de vie (voir Drouin 147). Pour Thériault, le caractère « humain » de la nature se voit avec limpidité dans deux aspects fondamentaux de son œuvre : la sensualité inhérente à la nature et le rôle primordial accordé à l'indigène dans son rapport avec le milieu ambiant. Ces deux leitmotifs informent toute l'œuvre de Thériault et découlent directement de la perception chez lui de la nature comme un être vivant.

La nature devient tout d'abord chez lui un lieu hautement érotisé, et par les descriptions évocatrices qu'il en fait, et par les liens qui le rattachent à l'être fondamentalement sexuel de l'homme. Ce dernier s'avère être pour lui une créature mue par des tendances élémentaires dont la plus profondément ancrée est la sexualité. Ce passage de son deuxième roman, *Le dompteur d'ours*, paru en 1951, est exemplaire : les noces du personnage principal eurent lieu par un matin qui « coulait sur la nature comme un parfum de prix, qui étreignait les fleurs, qui valsait sur les faîtes de montagnes, qui était doux et coquet et plein de chansons et d'appels » (139). On voit bien dans cette profusion de sensations comment la nature reproduit les conditions menant à l'union charnelle : le parfum envoûtant de la fiancée, l'étreinte des amoureux, les danses et les chansons de la fête, et l'appel qui clôt la soirée, appel de la chair et des sens.

Il est rare en effet que les sensations de la nature évoquées par Thériault n'aient pas une signification sensuelle, même latente. Comme il l'affirme lui-même : « Ce n'est pas avec mes sens que j'écris mais avec ma sensualité et c'est infiniment plus important » (*Conférences* 62). La plupart des sensations qu'il réveille pour nous sont invariablement associées à divers éléments, dont le retour constitue des leitmotifs chargés d'érotisme. Il y a ici, entre

autres, ceux du vent, de la montagne, de la terre, de l'eau, et du soleil. Chacun de ces motifs revêt un caractère spécifique et continu à travers l'œuvre de l'écrivain, caractère qui reflète les rôles traditionnels adoptés par lui. Ainsi, on verra la force et la brutalité masculines dans certaines symbolisations et la douceur et la soumission féminines dans d'autres. Thériault entre naturellement—et à dessein, faut-il le dire—dans les catégories reçues et les images et les fonctions habituelles d'une manière directe et sans détour. On pourrait parler par exemple de la sensualité caressante du vent ou des valeurs maternelles incarnées par la forme mammaire de la montagne et l'image à la fois sensuelle et nutritive qui en est véhiculée. Par ailleurs, on constate la sensualité de la terre ondulée et riche, « bonne, grasse et juteuse », objet de caresses et de baisers dans *La fille laide*, symbole maternel parfait lié à la fonction primordiale : la fécondité qui assurera la continuation. Dans « La faute d'Adrienne » (*Contes pour un homme seul*), par exemple, nous apprenons que la terre et la femme sont faites toutes les deux « pour porter la semence et le fruit » (132).

Les éléments s'unissent donc afin d'investir la nature entière d'une sensualité primordiale qui colore toute la production littéraire de Thériault. Mais il va plus loin. Ce contact sensoriel par lequel la nature se fait connaître à l'homme revêt un caractère nettement érotique non seulement par les descriptions sensuelles de la nature que trace l'auteur, mais aussi par les valeurs sexuelles que véhiculent ces divers éléments. La tiédeur sensuelle du soleil, la forme suggestive de la montagne mammaire, les caresses tendres du ruisseau ou de la brise, les vagues rythmées de la mer transcendent tout aspect purement maternel pour doter la nature d'un érotisme fondamental, féminin. Même les animaux acquièrent une dimension sensuelle chez Thériault : l'on pense notamment à la fourrure soyeuse et ondoyante de la loutre dans *N<sup>o</sup> Tsuk*, ou à la louve en chaleur et ses ébats passionnés avec son mâle dans *Mahigan*.

Cette présence féminine, tendre et aimante, dicte à l'homme le comportement idéal dans toute relation avec la femme. Là où le couple vit en harmonie, les valeurs féminines sensuelles de la nature prévalent. Mais cette harmonie est souvent absente chez Thériault, car l'homme agit en dominateur absolu, possédant et subjuguant sa partenaire. Sa puissance irréfléchie empêchera tout épanouissement du couple. Cet état de domination est souvent reflété dans la nature par une mer orageuse et déchaînée, par un vent violent ou par un soleil écrasant, farouchement mâle, qui envahit tout, exigeant souvent le sacrifice de la femme. Ceci n'empêche évidemment pas une certaine

sensualité du soleil lorsque ses rayons caressent le corps féminin ou éclairent des ébats joyeusement menés sur l'herbe. Mais cette dimension n'existe que dans un contexte de partage d'où la domination masculine est absente, ce qui est rarement le cas. Et le règne animal n'y échappe pas non plus : bien que la sensualité douce de la loutre ou de tout autre bête à fourrure soit évoquée à plus d'une reprise, c'est néanmoins la sexualité farouche et violente du cheval (*Kesten*), du taureau (*Les commettants de Caridad*), ou du loup (*Ashini*) qui prédomine. En fait, la dualité contrastante qui prévaut dans la nature (soleil caressant / écrasant; eau tendre / violente; vent tiède / dévorateur, animal sensuel / farouche, etc.) se répercute dans la relation affective du couple en servant de modèle,<sup>3</sup> et toute l'œuvre de Thériault n'est qu'une tentative prolongée et répétée de concilier les deux, de joindre le *yin* et le *yang*, de dompter une farouche masculinité dominatrice par des valeurs féminines d'entente et de partage.

C'est donc seulement en pleine nature, loin de l'influence néfaste de la civilisation moderne, que l'homme pourra connaître une sexualité épanouie et donc accéder à l'harmonie du couple. Mais avant d'y arriver, il doit s'incorporer à la nature, vivre selon son ordonnance, et s'identifier à elle, suivant ainsi le modèle de l'autochtone, personnage privilégié dans l'univers thériausien. Pour concilier les deux puissances primordiales, Thériault nous donne donc en exemple l'Inuk, surtout dans sa trilogie esquimaude (*Agaguk*, *Tayaout*, et *Agoak*), ou l'Amérindien (*Ashini*, *La quête de l'ourse*, *N'Tsuk*, *Mahigan*, *L'herbe de tendresse*) car c'est lui qui sait vivre en accord avec les différents avatars de l'être vivant dans lequel il est parfaitement intégré.

Thériault met en lumière dans ses œuvres inuit et amérindiennes une société dont l'histoire, les valeurs, et les attentes sont radicalement différentes de celles de la société occidentale. Ces différences sont beaucoup plus significatives que celles reliées à la description corporelle. Celle-ci, il est vrai, ne s'écarte nullement du paradigme physique et moral établi par plus d'un écrivain : autochtone à la peau foncée, aux yeux bridés, au visage placide et hautain, le regard impénétrable, insondable, impassible, ou fouilleur. Presque toujours silencieux pour mieux réfléchir, il observe longtemps, parle très peu, sait scruter la moindre piste, vit en complète harmonie avec sa femme qui, elle, est toujours douce, patiente, forte, et industrielle.

Cependant, Thériault ne se contente pas de s'arrêter à la simple description corporelle et morale. Il sonde plus profondément la psyché du peuple, amplifiant le paradigme par sa prise de position vis-à-vis des deux races : blanche et indigène, insistant sur les différences fondamentales entre les

deux.<sup>4</sup> L'on a plus d'une fois remarqué que, dans ses livres qui mettent en scène l'autochtone, Thériault dresse inévitablement un réquisitoire acerbe de la société blanche qui prend parfois l'allure d'une véritable diatribe, comme, par exemple dans *Ashini* et *N'Tsuk*. Les héros éponymes de ces livres critiquent vertement la mentalité des Blancs qui ne respectent pas les lois de la nature, qui se servent de leur technologie pour détruire, démanteler, et dominer, pour « dénaturer la nature » comme le dirait Harold Fromm (voir Fromm 30-39). Au lieu de vivre au rythme de la nature, comme le fait l'autochtone, le Blanc, ayant perdu toute notion de l'importance du milieu environnant, veut y imposer sa propre ordonnance. Dans ses rapports avec les indigènes, il ne fera pas autrement, avec les résultats que l'on sait. La dégénérescence de la culture autochtone au contact avec le monde blanc est évidente dans plusieurs des romans de Thériault (*Agaguk*, *Ashini*, *La quête de l'ourse*, *Tayaout*, *Agoak*, *N'Tsuk*). *Agaguk*, par exemple, doit fuir sa tribu, dont les valeurs ont été contaminées au contact avec les Blancs, afin de recommencer à neuf dans la pureté de la vaste solitude de la toundra. *Ashini* tout particulièrement fustige cette société et la condamne comme source de violence aliénante et dépersonnalisante, la blâmant pour la dislocation de sa famille.

Si l'on examine la nature des revendications des indigènes au Canada, on découvrira qu'il y existe une constante, qu'il s'agisse des Dene du Nord, des Haïda de la Colombie-Britannique, des Micmacs de la Nouvelle-Ecosse, ou des Mohawks de l'Ontario. Il est question dans presque tous les cas de territoire. Celui qui veut comprendre le problème « indien » doit comprendre tout d'abord que la culture indigène n'est pas seulement liée à son milieu ambiant, mais qu'elle est ce milieu. L'autochtone est indissociable de la nature. *Agaguk*, par exemple, tire sa subsistance de la toundra, un lieu qui, pour les Blancs, est désert, hostile, meurtrier. Il lit avec acuité signes et pistes, possédant la science, la seule qui compte : comment vivre en harmonie avec le monde qui l'entoure. Complètement accordé avec la nature, il n'a qu'à humer la brise pour détecter la présence d'eau, n'a qu'à scruter l'empreinte d'un loup pour déterminer la taille de la bête, sa longueur, son état de santé, son âge, et son allure. Le grand livre de la nature ne recèle pas de secrets pour lui et, sans jamais avoir fréquenté l'école ni lu Darwin, il est parfaitement au courant de ses lois rigoureuses mais justes, surtout en ce qui concerne l'ordonnance de la nature et le rôle essentiel qu'y joue chaque élément. S'imaginant en train d'enseigner les secrets de la nature à son fils à naître, il lui montre la piste d'un rat musqué et, sans avoir vu les acteurs, il peut élucider chaque acte d'un drame millénaire :



Un rat musqué dont la piste vient jusqu'ici, puis retourne, soudain plus compacte, plus rapprochée, et disparaît sous les herbes là-bas, tu sais ce que cela veut dire? Il a délogé un vison et en est poursuivi, alors il fuit . . . Viens, viens avec moi jusqu'à ces herbes. Ici la piste du vison, regarde! Elle se confond avec celle du rat musqué. Bon, avance et regarde, là! Du sang, du poil. Un rat musqué est mort, dévoré par le vison. Pour eux aussi, l'une comme l'autre, la rançon de la survie. Pour que le vison vive, le rat musqué est sacrifié. Pour celui-là mort, dix qui naissent. Les portées des rats musqués sont fréquentes et nombreuses. Alors qu'à la femelle du vison ne naissent que deux petits, trois au plus . . . Il est donc juste que plus de rats musqués meurent par la faute des visons que des visons par la faute des rats musqués . . . Les Esprits l'ont ainsi voulu. (50)

La dernière phrase de cette citation est particulièrement révélatrice. La psyché de l'autochtone se révèle par le biais de son rapport avec son environnement naturel, un rapport qui trouve tout son sens dans sa valeur spirituelle. Si l'indigène chez Thériault trouve le salut dans la solitude, loin de l'influence corruptrice de la société blanche, c'est que c'est là où il pourra mieux vivre sa spiritualité avec les forces obscures de la nature, où il pourra communiquer avec ses dieux. C'est peut-être ici la leçon la plus percutante de Thériault : l'importance du sacré pour l'indigène, sacré qui trouve son expression dans la valeur accordée à la forêt. Panthéiste, l'indigène trouve de la signification spirituelle dans les arbres, les animaux, l'eau et même les rochers, et les conçoit comme un tout relié, inséparable de sa propre existence. Paula Gunn Allen l'explique avec lucidité :

The notion that nature is somewhere over there while humanity is over here or that a great hierarchical ladder of being exists on which ground and trees occupy a very low rung, animals a slightly higher one, and man . . . a very high one indeed is antithetical to tribal thought. The American Indian sees all creatures as relatives (and in tribal systems relationship is central), as offspring of the Great Mystery, as cocreators, as children of our mother, and as necessary parts of an ordered, balanced, and living whole. (246)

Le rôle primordial de la nature est valorisé à travers le symbolisme de la terre ancestrale percée par les racines des arbres millénaires, arrosée par la pluie nécessaire à la vie, fécondée par le soleil, surveillée par les crêtes des montagnes, domicile des dieux. La forêt est le lieu du renouveau, du cycle éternel, l'espace originel où se rencontrent les forces mystérieuses de la continuation, un lieu d'équilibre délicat où chaque élément joue un rôle essentiel. Mort et naissance se confondent dans le grand cycle mystérieux conçu par la nature. Le cycle éternel dans lequel l'homme se trouve engagé—la notion circulaire du temps chez l'autochtone qui fait contraste avec celle, linéaire, de la société blanche—n'a de meilleur reflet que le cycle de l'éternel

retour qui se vérifie dans la nature. Pour Thériault, l'ordonnance de la nature est primordiale et sert de modèle à l'homme blanc, car elle établit des rythmes et des lois qui assurent la continuité du tout : des lois auxquelles nul ne saurait déroger.

Même les animaux y acquièrent une valeur symbolique de totem. Avant de tuer un phoque, par exemple, l'Inuk—qui utilisera toute la bête (peau, graisse, viande, ivoire, os, ligaments, etc.) à l'inverse du Blanc qui ne prendra souvent que la peau—récite une prière en s'excusant pour l'acte nécessaire qu'il va commettre. Le foie de la première prise sera par la suite offert aux dieux. Dans *Ashini*, le vieux Montagnais, avant de dépecer un vison pris dans son piège, offre l'animal aux Dieux :

J'ai tendu en offertoire la dépouille au plus grand de mes dieux, le Tshe Manitout, puis aux autres, ceux des forêts et des buissons, ceux qui règlent le cours des eaux et ceux qui acheminent les nuages au ciel. Je n'ai oublié aucune des puissances . . . Divinités de la vie, (le Tshe Manitout qui insuffle l'animation à l'homme dès sa conception), divinités de survie, divinités d'ordonnance et de bon maintien de la nature, divinités humbles aussi, l'hagiographie de ma religion à moi, qui a longtemps gardé bien haut l'honneur de la race rouge. (89-90)

« Divinités d'ordonnance et de bon maintien de la nature » : voilà le principe essentiel qu'Yves Thériault ne cesse de nous inculquer. C'est le premier des quatre piliers de l'écologie, formulés par Barry Commoner et rappelés par Dominique Simonnet : toutes les espèces vivantes, y compris l'homme, sont interdépendantes (voir Simonnet 14-15. C'est nous qui soulignons). L'autochtone, signataire du contrat naturel dont parle Michel Serres, est parfaitement conscient de cette interdépendance et reconnaît que chaque collectivité, y compris la sienne « vit et travaille dans le même monde global que toutes les autres » (78).

Ceux qui ne respectent pas l'ordonnance, les rites de la nature, en souffrent nécessairement les conséquences. Ikoué, par exemple, en détruisant un barrage de castor (*Le ru d'Ikoué*), enfreint les règles immuables de la forêt et doit en subir le châtement—la sécheresse—avant de pouvoir accéder au savoir. C'est ce sens du sacré qui a été pendant longtemps perdu ou oublié et qui semble aujourd'hui revenir en force pour mieux aider l'autochtone à circonscrire sa propre spécificité et à se démarquer de celle de la société dominante.

On ne saurait trop réitérer que, pour Thériault, la véritable puissance ne réside pas dans les muscles, mais dans le respect silencieux de la grandeur de la nature et de ses lois inéluctables. Si l'indigène est si souvent le privilégié chez Thériault, c'est qu'il sait respecter l'environnement, sait se plier à son ordonnance, sait vivre en accord avec lui, au contraire du Blanc qui tente de

le dominer, de le façonner à son image et selon ses besoins, d'après une mentalité égocentrique que certains attribuent à l'héritage du christianisme.<sup>5</sup> L'humanisme, né du christianisme, nous éloigne de la nature dans sa préoccupation avec la prééminence humaine; il obscurcit notre vrai rôle dans la nature, nous fait penser que nous sommes plus grands que nature, à part et au-dessus d'elle. La vérité donne à réfléchir : nous, comme espèce terrestre, sommes dispensables; notre disparition de la planète aurait un effet assez minime sur la biomasse, car nous demeurons aux extrémités des processus écologiques importants. Les champignons, les insectes, entre autres, sont beaucoup plus importants que nous du point de vue écologique, et s'ils disparaissaient demain, l'effet sur la vie sur terre serait catastrophique. L'homme moderne n'arrive pas à voir que son moi est enraciné dans la terre; il a perdu cette capacité, car la nature est modifiée, occultée par la technologie, au point où il paraît que c'est la technologie qui est responsable de tout, et pas la nature. « Tout être humain, nous dit Jean-Paul Simard, se définit par son aptitude à vivre en harmonie avec la nature, dans l'acceptation de ses rythmes et de ses lois » (39). Or chez Thériault l'harmonie que l'on retrouve dans la nature sert de guide à l'homme dans ses relations avec autrui. L'indigène, symbole de l'homme dominé par l'homme, est là pour nous montrer le chemin qui mène au partage et à l'équilibre. Seule la nature offre ce modèle d'équilibre, d'harmonie parfaite à laquelle l'indigène participe depuis des millénaires. Les œuvres autochtones de Thériault ne cessent de souligner le fait que le Blanc impose ses valeurs alors qu'il aurait tout à apprendre de l'indigène qui sait accorder sa propre démarche à celle de la nature, comme le dirait Ashini. Pour l'indigène, l'argent et la société qui en dépend—celle de la consommation et de la domination—minent le concept du partage, concept central à sa vie spirituelle. Thériault est un écrivain engagé qui veut libérer l'homme de ses pulsions violentes dominatrices et créer un monde plus harmonieux où la force motrice serait justement ce partage. Il fera appel à l'indigène pour nous le faire voir, car le sens métaphysique de la réalité de ce dernier est une partie intégrante de son existence. Tout est imbu d'existence chez l'autochtone; pour lui, la terre est vivante, au même degré que l'être humain est vivant. Les cultures animistes voient tout dans la nature—humains, animaux, arbres, roches, cours d'eau—comme vivants, capables de communiquer et d'interagir entre eux et avec l'homme. D'où le concept fondamental du partage. Comme le dit Maurice Emond : « Les romans indiens [de Thériault] indiquent une nouvelle voie au héros thériausien : le chemin de la grande nature, les noces de l'homme et de la terre. C'est là, loin de la civilisation et de ses limites

aliénantes, qu'il peut se retrouver, apprendre à dialoguer avec les voix de la nature-femme, s'ouvrir à l'accueil et l'amour » (115).

Dans cette quête d'équilibre entre puissance et amour, la nature—surtout la nature érotisée—sera l'inspiration, le modèle. La science de vivre en harmonie avec la nature est réservée à ceux qui, comme l'autochtone, en comprennent l'ordonnance et en font partie intégrante, qui n'en dérangent pas l'équilibre, comme le fait l'homme dit civilisé. À cet égard donc, l'on n'aurait pas tort de dire que Thériault s'éloigne des préceptes de l'écologisme, car l'être humain—en l'occurrence l'indigène—est toujours appelé à jouer un rôle primordial dans la préservation de la nature. Mais on aurait tout de même tort de le placer catégoriquement dans le camp des environmentalistes, car certaines de ses prises de position sont nettement écologistes : la valeur intrinsèque de la nature, l'importance des animaux et des éléments inanimés, surtout par rapport à la sensualité inhérente de la nature, et l'exclusion de toute présence humaine, à l'exception de celle de l'indigène. Cette dualité répond parfaitement à la vision ambivalente de l'écrivain. L'ambivalence, évidente chez la plupart de ses héros masculins, l'amène à une conceptualisation nuancée de la nature. Si Bruno (*Les temps du carcajou*) est déchiré entre son besoin de tendresse et d'amour et sa fascination avec la cruauté et la destruction; si Victor Debreux (*Cul-de-sac*) se rend compte trop tard, alors qu'il est emprisonné dans une crevasse et qu'il se fait dévorer par un épervier, que sa puissance de contremaître et les machines qu'il dirigeait afin d'écartier les montagnes pour construire des routes n'étaient que dérisoires; si Herón (*Les commettants de Caridad*) subit une transformation radicale qui change le jeune mâle fort et arrogant en une loque humaine, risible et faible, après avoir été blessé par le taureau qu'il pensait pouvoir asservir; si Hermann (*Le dompteur d'ours*), à première vue un homme puissant qui donne l'impression de tout pouvoir régenter, même un ours sauvage, se révèle en fin de compte veule et lâche, un charlatan minable; si donc le personnage masculin thériausien exhibe cette double personnalité, il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'hommes blancs qui se veulent dominateurs, plus forts que le monde environnant. C'est cet orgueil démesuré qui mène infailliblement à leur déchéance.

Et même si l'autochtone jouit d'un statut particulier chez Thériault, comme nous l'avons indiqué, il n'est pas exempt d'une certaine ambivalence lui aussi, malgré sa position privilégiée.

Cette ambivalence trouve son écho dans la nature, car cette dernière, habituellement si généreuse envers l'indigène, peut être à l'occasion cruelle,

exigeante et arbitraire—songeons au fils d'Ashini, noyé, ou aux Inuit, qui doivent pratiquer l'infanticide en raison de la dureté de la vie sur la toundra, ou encore à Ikoué et aux siens, menacés par une sécheresse meurtrière. Cependant cette cruauté semble être le prix à payer pour maintenir l'harmonie qui assure la survie des indigènes. Cette vision manichéenne de la nature se voit surtout dans le rapport de l'autochtone avec les animaux. Ce dernier reconnaît le rôle essentiel de l'animal dans l'ordonnance de la nature, comme nous voyons chez Agaguk et chez Ashini. Mais même s'il respecte, voire vénère la bête, c'est toujours dans un contexte de violence, un rapport conflictuel dont l'issue est la mort de l'un ou de l'autre. L'autochtone doit tuer pour survivre ou pour éviter de l'être à son tour. Agaguk, par exemple, tue le Grand Loup Blanc qui menaçait non seulement son fils Tayaout mais aussi la nouvelle lignée qu'il espère créer. Cependant, Tayaout, vingt ans plus tard, meurt sous les griffes d'un ours polaire dans *Tayaout*. Idem pour Mahigan, qui tue une ourse qui s'attaque à lui, mais qui finira victime de Mahigan le loup. Cette dichotomie se voit à son mieux dans *Ashini* : si le Montagnais honore la dépouille du vison qu'il a pris, cela ne peut pas escamoter le fait que le rapport homme-bête est une guerre millénaire datant de l'époque où l'homme, lisons-nous, était « l'ennemi de tout animal » (*Ashini*, 98), massacrant visons, martres, loups-cerviers, castors et ainsi de suite. La trahison de l'homme fait naître la ruse chez la bête et le combat s'engage. Et si l'indigène en sort parfois vainqueur, c'est surtout grâce à son respect pour son adversaire, nécessaire pour sa survie.<sup>6</sup> Jean-Marc Drouin précise : « À chaque fois, l'idée d'un déséquilibre créé par un manque de science et de conscience écologique des peuples est utilisée comme un avertissement. À l'inverse, les Indiens des plaines de l'Amérique du Nord ont été souvent donnés en exemple pour leur art de vivre en harmonie avec la nature » (23-24).

Cependant, le problème—et Thériault en est bien conscient—c'est que l'Amérindien se trouve aujourd'hui aliéné, éloigné de son monde environnant naturel. Vivant dans les réserves, loin de la nature, l'indigène découvre un mode de vie, non pas d'harmonie mais de dissonance; il découvre des valeurs temporelles et spirituelles opposées aux siennes, un temps profane sans signification. Dépourvu du sens sacré d'une vie si intimement liée au monde naturel, il est incapable de s'intégrer dans une société totalement étrangère à sa propre spiritualité. La perte du sacré entraîne nécessairement une dévalorisation de soi, accompagnée d'un sens d'aliénation et de désespoir. Il n'a d'autre avenir que son passé et donc s'y réfugie. Chez Thériault,

l'indigène garde la nostalgie d'un passé lointain qu'il cherche à réintégrer sans succès. Pour Ashini, par exemple, qui veut ramener les siens à leur vie d'autrefois, à une époque de perfection, vers la terre primitive, une ère de bonheur parfait avant l'arrivée des Blancs, la réserve devient une métaphore pour la ségrégation, la contrainte, et l'aliénation. Il méprise les siens qui y sont établis, tout comme Agaguk qui a renoncé à sa tribu, corrompue par le contact avec la société occidentale, pour aller recommencer sa vie à neuf. L'autochtone qui participe au monde blanc est mis au ban. Ashini reste toutefois seul, abandonné, et la sienne est une voix isolée dans la solitude, symbole triste de la désintégration d'une identité particulière. Même Agaguk, dont l'avenir avec son épouse semblait si prometteur à la fin d'*Agaguk*, compromet ses valeurs dans *Tayaout* en s'associant aux Blancs. Il sombre dans la déchéance et meurt, tué par son propre fils.<sup>7</sup>

Ashini et Agaguk, entre autres, représentent la tentative—vouée à l'échec—de récupérer une identité dont ils ont été dépossédés parce que leur centre—la nature—leur a été enlevé. Poussés au désespoir, refusant l'assimilation et condamnant l'abdication des leurs, se réfugiant dans un passé dont les valeurs sont sûres mais qui sont mal accordées avec le monde moderne, ils finissent par échouer. La voix des Anciens se tait alors que les jeunes abdiquent. Quel serait donc l'avenir de l'autochtone arraché à la nature protectrice et nourissante?

Thériault ne répond pas; sa tâche est d'amener le lecteur à reconnaître les problèmes concernant non seulement l'autochtone, mais aussi l'environnement et notre place là-dedans. Il sait que l'autochtone ne peut pas retourner à sa vie traditionnelle—c'est là la leçon d'Ashini et surtout d'Agoak, pour qui le retour au passé implique le retour à un état de brutalité et de violence ataviques. Donc, même s'il semble préconiser un retour à un état édénique d'où le recommencement serait possible, et par là semble adopter la prise de position écologiste d'un retour à une société préindustrielle, il sait pertinemment que ce n'est pas possible. Cette ambivalence cadre parfaitement avec l'ambivalence de la plupart de ses héros masculins. Idéaliste, Thériault aimerait pouvoir retourner à un passé qui permettrait un renouveau; réaliste, il sait que la véritable solution réside dans un changement de mentalités, dans l'adoption d'une attitude opposée à celle qui a conduit aux problèmes actuels, qu'il appartient aux êtres humains d'effectuer les transformations nécessaires à la guérison de la planète.

Thériault veut que nous prenions conscience de l'importance de la nature et des principaux enjeux environnementaux, et que nous reconnaissons

que la domination et l'aliénation ressenties par l'indigène face au monde occidental sont devenues une métaphore pour la domination et la destruction de la nature par l'homme. Ce que recherche Thériault, de façon cyclique et incessante, est un moyen par lequel nous pourrions, suivant le modèle de l'autochtone dans un cadre moderne, fonctionner de concert avec la société environnante, en harmonie avec elle afin de survivre et nous épanouir sans en même temps y nuire. Il est continûment en quête d'une solution qui nous permettrait de former un partenariat—une relation de réciprocité dirait Michel Serres—une alliance avec la terre, d'après les mêmes principes incarnés par les valeurs féminines de partage et d'égalité telles que révélées par la nature érotisée. Le défi est énorme : il incombe à l'homme, dont le rôle dans la question environnementale est primordial, d'effectuer les changements nécessaires à la création et au maintien d'une réciprocité durable. C'est cet objectif de partenariat—illusoire diraient les uns, nécessaire dirait l'auteur—que promeut incessamment Yves Thériault et auquel il revient avec insistance, car il n'y a pas de solution de rechange. L'avenir de la planète, et celui de l'être humain, en dépendent.

## NOTES

- 1 Le rôle de la nature chez Thériault n'a certes pas échappé à la critique: presque toutes les études qui lui sont consacrées font mention de la place prépondérante de la nature dans son œuvre. Curieusement, cependant, cet intérêt pour Thériault, accru durant son vivant, semble s'estomper dès après la disparition de l'écrivain en 1983. C'est pourquoi nous nous réjouissons du fait que, après plusieurs années de ce relatif silence de la part de la critique, le vingt et unième siècle semble avoir amené un net regain d'intérêt à l'égard de sa vie et de son œuvre. On cite avec plaisir au moins deux colloques de l'ACFAS, dont l'un qui mène à la publication des *Cahiers Yves Thériault 1* en 2004, sous la direction de Renald Bérubé et Francis Langevin, ainsi qu'une exposition littéraire à la Grande Bibliothèque de Montréal en 2008, *Yves Thériault : le pari de l'écriture*, qui donne naissance à l'ouvrage du même titre. Ajoutons à cela deux analyses du roman *Agaguk* (une monographie de Paul Perron et un article d'Amaryll Chanady) et une monographie de Mark Benson, *La quête érotique d'Yves Thériault* (2008). Enfin, notons la création en 2003, par la fille de l'écrivain, Marie-Josée Thériault, des Éditions du dernier havre. Depuis lors, plusieurs nouvelles éditions des œuvres de Thériault ont vu le jour.
- 2 Nous faisons abstraction ici des différentes sous-catégories de l'écologisme, tels l'écosocialisme, qui combine des principes socialistes avec l'écologie pour promouvoir une idéologie anticapitaliste; ou l'écoféminisme, qui établit un lien entre la destruction de la nature par l'être humain et l'oppression de la femme par l'homme.
- 3 Parlant de l'eau, Gaston Bachelard note que cette dualité se trouve en nous tous : « devant les eaux, Narcisse a la révélation de son identité et de sa dualité, la révélation de ses doubles puissances viriles et féminines » (34). On touche ici le concept de l'androgynie.

- 4 Thériault, bien que québécois de souche, se réclamait souvent des quelques gouttes du sang montagnais qui coulaient dans ses veines. D'ailleurs, un stage comme directeur des Affaires Culturelles au Ministère des Affaires indiennes à Ottawa dans les années soixante l'a sensibilisé aux problèmes que vivaient (et vivent toujours) les autochtones canadiens.
- 5 Jean-Marc Drouin explique : « En détruisant le culte païen des bois et des sources, en affirmant que le monde créé est fait de phénomènes physiques, en faisant de l'homme l'image de Dieu et le maître des autres créatures, le christianisme a favorisé l'essor des sciences de la nature et le développement des techniques, mais il a en même temps amené l'homme à se prendre pour le centre du monde et à ne voir dans le reste du monde que des matériaux et des instruments créés à son image » (182-83). D'où le célèbre projet cartésien, nous rappelle Jean-Marc Drouin, de rendre les hommes « maîtres et possesseurs de la nature » (Descartes 128).
- 6 Tel n'est pas le cas du Blanc, qui dans presque tous les cas chez Thériault sort perdant d'une confrontation avec l'animal : Ingrid meurt sous les sabots de Dragon et Kesten se suicide après avoir abattu l'étalon (*Kesten*); Pilár meurt éventrée sous les cornes d'un taureau qui par la suite laissera Herón estropié, infirme et impuissant (*Les commettants de Caridad*); Julie est tuée par une ourse (*La quête de l'ourse*) et Victor Debreux, pris dans une crevasse, est lentement mais inexorablement dévoré par un épervier (*Cul-de-sac*).
- 7 Pour une lecture plus nuancée de la divergence irréconciliable entre les mondes blanc et autochtone dans *Agaguk*, voir l'étude d'Amaryll Chanady.

#### OUVRAGES CITÉS

- Allen, Paula Gunn. « The Sacred Hoop ». *The Ecocriticism Reader : Landmarks in Literary Ecology*. Cheryll Glotfelty et Harold Fromm, dir. Athens : U of Georgia P, 1996. Imprimé.
- Bachelard, Gaston. *L'eau et les rêves*. Paris : José Corti, 1942. Imprimé.
- Benson, Mark. *La quête érotique d'Yves Thériault*. Bern : Peter Lang, 2008. Imprimé.
- Bérubé, Renald et Francis Langevin, dir. *Cahiers Yves Thériault 1*. Montréal : Dernier Havre, 2004. Imprimé.
- Bérubé, Renald et Francis Langevin, dir. *Yves Thériault : le pari de l'écriture*. Québec : PUL, 2008. Imprimé.
- Chanady, Amaryll. « Rereading Québécois Literature in a Postcolonial Context ». *Quebec Studies* 35 (Spring/Summer 2003) : 31-44. Imprimé.
- Descartes, René. *Discours de la méthode*, 6e partie (1637). Paris : Vrin, 1970. Imprimé.
- Drouin, Jean-Marc. *Réinventer la nature*. Paris : Desclée de Brouwer, 1991. Imprimé.
- Émond, Maurice. *Yves Thériault et le combat de l'homme*. Montréal : Hurtubise HMH, 1973. Imprimé.
- Fromm, Harold. « From Transcendence to Obsolescence ». *The Ecocriticism Reader : Landmarks in Literary Ecology*. Cheryll Glotfelty et Harold Fromm, dir. Athens : U of Georgia P, 1996. Imprimé.
- Lovelock, James. *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa*. Paris : Flammarion, 1999. Imprimé.
- Major, Robert. « Greimas et Thériault ». *Voix et Images* 23.1 (1997) : 169-73. Imprimé.
- Perron, Paul. *Semiotics and the Modern Quebec Novel : a Greimassian Analysis of Thériault's Agaguk*. Toronto : U of Toronto P, 1996. Imprimé.
- Simonnet, Dominique. *L'écologisme*. Paris : PUF, 1982. Imprimé.



- Serres, Michel. *Le contrat naturel*. Paris : François Bourin, 1990. Imprimé.
- Simard, Jean-Paul. *Rituel et langage chez Yves Thériault*. Montréal : Fides, 1979. Imprimé.
- Thériault, Yves. *Agaguk*. Montréal : De l'Homme, 1962. Imprimé.
- *Agoak, l'héritage d'Agaguk*. Montréal : Alain Stanké, 1979. Imprimé.
- *Ashini*. Montréal : Fides, 1978. Imprimé.
- *Les commettants de Caridad*. Montréal : De l'Homme, 1966.
- *Contes pour un homme seul*. Montréal : Hurtubise HMH, 1972.
- *Cul-de-sac*. Montréal : De l'Homme, 1968. Imprimé.
- *Le dompteur d'ours*. Montréal : De l'Homme, 1965. Imprimé.
- *La fille laide*. Montréal : De l'Actuelle, 1971. Imprimé.
- *L'herbe de tendresse, récits*, Montréal : VLB, 1983. Imprimé.
- *Kesten*. Montréal : Du Jour, 1968. Imprimé.
- *Mahigan*. Montréal : Leméac, 1968. Imprimé.
- *N'Tsuk*. Montréal : De l'Actuelle, 1971. Imprimé.
- « Pourquoi j'ai écrit *Agaguk* ». *Conférences, Club musical et littéraire de Montréal C-4* [1958-59]. Imprimé.
- *La quête de l'ourse*. Montréal : Alain Stanké, 1980. Imprimé.
- *Le ru d'Ikoué*. Montréal : Fides, 1977. Imprimé.
- *Tayaout, fils d'Agaguk*. Montréal : De l'Actuelle, 1971. Imprimé.
- *Les temps du carcajou*. Montréal : De l'Homme, 1969. Imprimé.
- *Textes et documents*. Montréal : Leméac, 1969. Imprimé.

